

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Gabriele, Mino. La Porta magica di Roma simbolo dell'alchimia occidentale

François Roudaut

Volume 39, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087148ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v39i1.26557>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roudaut, F. (2016). Review of [Gabriele, Mino. La Porta magica di Roma simbolo dell'alchimia occidentale]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 39(1), 176–178. <https://doi.org/10.33137/rr.v39i1.26557>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

them as suggesting a focus on Shakespeare as a dramatist of the past, and constructing the 1400s as a “consistently literary” period. For Kuskin, the 1623 Folio of complete works of Shakespeare and the Pavier Quartos work toward the same end, which is to “[present] Shakespeare’s authorship in relation to history” (173) and give us a “principle for canon construction” (175). Here and elsewhere in the book, Kuskin is an attentive reader of literary texts, a sharp critic of contacts and overlaps between texts from difference centuries, and an effective synthesizer of a complex and vast body of evidence and arguments about print, bibliography, and textual history of literary texts which he analyzes with great skill in this timely book.

Both Erler’s and Kuskin’s monographs ask new questions, chart new territories, and provide evidence that makes students and scholars—of medieval and early modern studies, textual studies and bibliography, and the history of religion—more aware of the richness, variety, and depth of the protocols of writing, reading, and composing discourses, narratives, and books in the fifteenth and sixteenth centuries.

GORAN STANIVUKOVIC

Saint Mary’s University, Halifax

Gabriele, Mino.

La Porta magica di Roma simbolo dell’alchimia occidentale.

Florence : Leo S. Oschki Editore, 2015. 220 p. ISBN 978-88-222-64282 (broché) 24 €.

Mino Gabriele, dont on connaît les remarquables travaux sur Colonna, Alciat, Porphyre, Bruno, et sur l’alchimie, a décidé d’étudier une œuvre très particulière en ce qu’elle est le seul témoignage architectonique de toute l’histoire de l’alchimie occidentale, comme le souligne la préface. Il s’agit de la porte que fit construire le marquis Massimiliano Palombara en 1680, à Rome, sur l’Esquilin. Certes, plusieurs études ont déjà été consacrées à l’œuvre de ce marquis et à sa porte. Mino Gabriele, avec patience, rigueur, précision, reprend l’ensemble à nouveaux frais.

Le premier chapitre est consacré au contexte historique et culturel, et tout d’abord à la reine Christine de Suède qui connut Palombara lors de son premier

séjour à Rome en 1655–1656. On sait que cette reine, passionnée d'alchimie, avait réuni autour d'elle plusieurs personnalités importantes : le jésuite Kircher (1602–1680) qui lui parle de l'alchimie, des hiéroglyphes et d'Hermès Trismégiste ; l'étrange illuminé Borri (1627–1695), Santinelli, Gualdi et quelques autres. Mino Gabriele, qui dessine très précisément les linéaments de l'histoire de l'alchimie à Rome dans la seconde moitié du XVII^e siècle, poursuit l'étude des milieux alchimiques par une interrogation concernant l'appartenance de Palombara aux Rose-croix. Ainsi, progressivement, l'enquête est resserrée sur Palombara, puis sur les sept inscriptions figurant dans sa villa, mises en relation avec les textes du marquis lui-même, dont *La Bugia* (1656 puis 1660).

La réflexion progresse par étapes. Elle repose sur des analyses dont la puissance d'élucidation révèle aussi les connaissances considérables de Mino Gabriele, connaissances qui lui permettent d'effectuer des synthèses toujours parfaitement justes. Pour rendre la lecture plus aisée, les éléments relatifs à la généalogie des questions abordées sont donnés dans les notes : ainsi, par exemple, des indications très précises sur l'état des connaissances concernant la *tetraktys* pythagoricienne (80 n. 27), ou sur l'ancienneté de la tradition concernant le mercure comme matière commune à tous les corps (86). En l'occurrence, il s'agit d'analyser la conception que peut avoir Palombara du mercure, et de montrer que le marquis lui donne une valeur métaphysique et cosmologique « che va ben oltre il mercurio comune » (91). Mino Gabriele cherche le propre de la pensée qu'il est en train d'examiner, sans la réduire rapidement à quelques idées générales qu'il lui imposerait.

La fameuse porte fait ensuite l'objet d'analyses attentives, d'abord en ce qui concerne ses déplacements au cours des siècles et les transformations qu'elle a pu subir. Désormais adossée à un mur, cette « porte » était à l'origine un simple encadrement, elle marquait un passage : il n'y eut jamais de fermeture (pas de traces de gonds ou de charnières, par exemple). Elle faisait exister deux lieux, indiquant leur séparation en même temps que leur lien par ce passage qu'elle constituait. Ce n'est pas l'objet de cette rapide recension que de reprendre ici les fines analyses de Mino Gabriele pour expliquer les inscriptions présentes sur l'encadrement et le fronton de cette porte. Il faut simplement souligner que l'auteur relie ces éléments à la pensée rosicrucienne et que, pour ce faire, fidèle à sa démarche, il remonte de quelques décennies en arrière, au XIV^e siècle, afin de mettre en lumière un domaine complexe, celui des liens de l'alchimie avec la christologie (113). Non seulement l'inscription de la porte se trouve éclaircie,

mais, en retour, une lecture particulière vient rendre compréhensible une page du *Rosarium philosophorum* (1572), un texte que Palombara possédait et qui n'intéresse Mino Gabriele que pour cette raison. Car le thème se trouve largement développé dans un texte antérieur, le *Libro della Santa Trinità*, que Mino Gabriele ne veut pas prendre en compte parce que le marquis n'en fait pas mention dans ses écrits (116). La longue analyse des figures alchimiques se fonde en particulier sur le texte de Johannes de Monte-Snyder (*Commentatio de Pharmaco Catholico*), un rose-croix comme Madathanus (*Aureum Seculum redividum*), et sur la célèbre *Monas Hieroglyphica* de John Dee.

Mino Gabriele rappelle en conclusion que « la Porta magica costituisce lo specchio di una concezione filosofica e protochimica che ha nel Mercurio dei Filosofi, *Anima mundi* o *Lapis* il soggetto vitale e trasmutatorio di ogni metallo » (155). Mais la pensée de Palombara ne se situe pas simplement dans ce cadre traditionnel, mais vient donner une interprétation personnelle aux éléments hérités des rose-croix en même temps qu'il les met en scène sous la forme d'un *theatrum alchemicum*.

Ce livre porte sur un élément très circonscrit, très ténu pourrait-on dire. Mais il est pensé de telle sorte qu'il peut constituer une véritable introduction à l'alchimie (voir par exemple la longue note et le schéma, 83), et pas seulement pour le XVII^e siècle. C'est aussi de cette manière qu'il faut le lire, et il est à souhaiter que le nombre des lecteurs excède celui des seuls spécialistes d'un courant de pensée, d'une époque, d'un auteur, voire d'un monument.

Enfin il faut rappeler l'élégance des livres publiés par cette maison d'édition, la correction du texte, la qualité des illustrations, le sérieux des index et de la bibliographie. On parlait jadis de *belle ouvrage*. Les éditions Olschki nous en fournissent encore un exemple.

FRANÇOIS ROUDAUT

Université de Montpellier